**Chapitre VI**

**Quelle aventure !**

Pierre fit à ses amis le récit des aventures. Tous l’écoutèrent sans l’interrompre, car leur ébahissement était tel, qu’il leur coupait la parole. Quand le jeune garçon en vint à la disparition de leurs économies que l’on avait volées dans leur caisse, ses trois auditeurs furent consternés.

« Quel malheur ! se lamenta Jacques. Les filles de notre clan ne s’en consoleront jamais ! Pierre, nous nous sommes comportés comme des sots. Nous aurions dû alerter nos parents ou la police avant que les choses ne soient allées trop loin.

— C’est vrai, acquiesça Pierre. Mais tout n’est peut-être pas perdu. Le deuxième acolyte ne tardera pas à se manifester car je pense qu’il doit rejoindre son complice pour se partager le butin. Et c’est ce soir, et ici-même, qu’ils se sont donné rendez-vous. Ce filou a cru que le nommé Léon**,** qui est l’autre malfaiteur, s’était déjà emparé des marchandises volées en devançant son comparse. Il ne se doutait pas que nous les avions dissimulées en cachette de lui.

— Je vois, fit Jacques. Mais dis-moi, crois-tu que nous ayons une quelconque chance de confondre le second malfaiteur ? Quoi qu’il en soit, je ne tiens pas à courir au-devant du danger pour le moment. Faute de mieux, l’un de nous doit aller à la gendarmerie chercher l’autre agent.

— Allez-y tous les trois, décréta Pierre. Pendant ce temps, je resterai ici à monter la garde en compagnie de Moustique. Avec lui, je ne risque rien. En partant tous ensemble, personne ne sera là pour guetter l’arrivée de l’autre compère, au cas où ce dernier ferait irruption pendant notre absence. »

Aussi Jacques, Georges et Colin s’en furent-ils dans la nuit noire, laissant derrière eux le cher vieux Moustique blotti contre les genoux de Pierre resté dans la pièce exiguë du premier étage.

« Ce n’est pas le moment de faire du bruit, n’est-ce pas, Moustique ? chuchota Pierre à l’adresse de son chien. Tiens, écoute ! qu’est-ce que c’est que cela ? »

Le bruit qu’il avait entendu était parvenu du bas de l’escalier. Et si ce n’étaient que les trois autres qui revenaient sur leurs pas ? Pierre tendit l’oreille, dans l’espoir d’entendre prononcer le mot de passe du Clan. Mais son espoir fut déçu. Le garçon en conclut qu’il devait s’agir là du deuxième voleur. Il saisit le collier de Moustique, qui avait toutes les peines du monde à se retenir d’aboyer.

Le voleur — car c’était bien lui ! — entra dans la pièce. Comme celui qui l’avait précédé, il se dirigea vers l’étagère profonde qu’il balaya dans tous les sens du faisceau lumineux de sa lampe de poche. N’y découvrant pas l’objet de sa convoitise, il promena à la ronde le rayon de sa torche électrique. Soudain, à la lueur de celle-ci, l’homme découvrit les pieds de Pierre qui dépassaient de derrière la poutre !

En deux temps trois mouvements, il fut sur le garçon, qu’il tira hors de sa cachette sans ménagement. Mais l’assaillant lâcha prise l’instant d’après, car Moustique venait de se jeter sur lui. L’homme avait beau tenté d’éloigner le chien à coups de pied, Moustique n’en défendait pas moins son jeune maître à grand renfort de mâchoires.

Au milieu de cette lutte confuse, une voix se fit entendre du rez-de-chaussée. La canaille ne put en saisir le sens, car cette voix avait crié « Nain jaune » très fort.

« Nain jaune ! » répéta le voleur, surpris. Qu’est-ce que cela veut dire, Nain jaune ? »

Sans attendre la réponse, il s’approcha de la cage d’escalier et, se penchant par-dessus la rampe, il hurla de toute la force de ses poumons :

« C’est toi, Jérémie Moreau ? C’est toi qui as emporté les sacs ? Ils ne sont plus ici, mais il y a un garçon et son chien à la place. Fais attention au cabot ! »

« Nain jaune ! » s’écria la même voix une seconde fois.

Cette voix, c’était celle de Jacques, venu s’assurer qu’il n’était rien arrivé de fâcheux à Pierre pendant que lui et ses deux camarades avaient été partis.

« Viens, mon frère ! cria Pierre en reconnaissant le mot de passe. Mais sois prudent : l’autre complice est là. Tu as amené le gendarme ?

— Deux gendarmes ! se récria Jacques. Ce sont de véritables hercules. Fais descendre ton voleur. Ils l’attendent de pied ferme ! »

En entendant ces paroles, le malfrat, apeuré, courut vers une volée de marches branlantes de l’autre côté de la pièce. Celles-ci conduisaient à une minuscule mansarde aménagée tout en haut du moulin. Mais avant que le brigand ne pût entreprendre l’ascension, Moustique lui barra le passage.

« Bien joué, Moustique ! Fais-le descendre ! Fais-le donc descendre ! » cria Pierre.

Le chien obéit. Il mordillait le bas du pantalon de son ennemi en lui donnant des coups de crocs au mollet. Le malheureux dégringola l’escalier à vis en ratant plusieurs marches et atterrit aux pieds des deux gendarmes qui l’attendaient dans la pièce du rez-de-chaussée.

« C’est bien, j’arrive, annonça le voleur. Mais rappelez votre sale bête, voulez-vous ? Elle m’a mordillé tout le long de la jambe depuis le mollet jusqu’au genou ! Quel fléau !

— Où est-il, votre comparse ? celui qui vous a aidé à commettre le larcin ? demanda le gendarme en saisissant le bras du voleur. Où est passé Jérémie Moreau ? »

L’interpellé avait selon toute vraisemblance oublié qu’il avait prononcé le nom de son acolyte quelques instants plus tôt. Pris au dépourvu, il foudroya l’agent du regard, en proie à une sourde colère.

« Ainsi, le dénommé Moreau ne vous est pas inconnu, n’est-ce pas ? fit l’homme. Il m’a mouchardé auprès de vous ? Eh bien, puisqu’il en est ainsi, à mon tour de lui rendre la pareille !

— Je vous écoute, dit le gendarme en sortant son gros calepin noir pour y consigner la déclaration de son interlocuteur.

— Jérémie Moreau, c’est un copain à moi. Il demeure à *La villa des Acacias*. C’est de connivence avec lui que j’ai accompli mon forfait. Nous avons ensemble caché les marchandises ici en vue de prendre chacun sa part. Seulement, Jérémie m’a coupé l’herbe sous le pied. C’est lui qui a mis les pièces d’argent en sûreté. Vous ne les retrouverez jamais !

— C’était sans compter notre rôle dans l’affaire, car nous savons où elles se trouvent, ces pièces d’argent ! » s’écria Jacques.

Ce disant, il braqua le faisceau lumineux de sa lampe vers les acteurs de cette scène.

Puis de reprendre :

« Regardez ! Vous voyez cette planche disjointe là-bas ? Nous avons posé dessus les cuillers, les fourchettes et les tasses en partant cette nuit. Je crois qu’elles sont en argent. Il suffit de les soupeser pour s’en rendre compte.

— Oui, elles sont bien en argent, affirma l’un des gendarmes en tirant à lui les sacs dissimulés dans le trou sous la planche et en en sortant les objets qu’ils renfermaient.

— L’autre lascar nous a pris tout notre argent dans notre tirelire, déclara Pierre d’une voix triste. Nous risquons de ne jamais le ravoir.

— Il l’aura sûrement caché quelque part, je le crains », répondit le gendarme.

Là-dessus, il referma son calepin noir d’un geste sec. Puis, se tournant vers le voleur :

« Suivez-moi. Nous vous conduirons là où l’on enferme les gens de votre acabit. Après, direction *La villa des Acacias*, où nous ferons subir le même sort à votre comparse. C’est bien gentil de votre part de nous avoir livré tous ses secrets.

— Vous m’avez roulé ! » s’époumona Léon qui ne décolérait pas.

Son accès de rage lui valut d’être mordu aux mollets par un Moustique rendu fou furieux.

« Rappelez-moi ce chien ! » supplia-t-il.

Pierre obtempéra. Mais déjà l’épagneul revenait à la charge, en grognant férocement. Brave vieux Moustique !

« Et vous, mes garçons, qu’étiez-vous en train de faire ici ? » demanda l’un des gendarmes.

L’on avait quitté le Vieux Moulin et l’on s’était engagé dans le chemin qui descendait la colline.

« Voyez-vous, monsieur le gendarme, nous sommes quatre garçons et trois filles, expliqua Pierre. Et nous allons souvent dans ce moulin qui nous sert de lieu de réunion.

— À vous tous, vous formez une sorte de société secrète, je suppose, dit le gendarme. Tout le monde ou presque y a appartenu à un moment ou à un autre de son enfance. Moi-même, j’en ai fait autant de mon temps. Les mots de passe, les insignes, et tout le tremblement, ça me connaît.

— Eh bien, oui, monsieur le gendarme, approuva Pierre, qui ne s’était pas douté que ce représentant de la loi était aussi bien renseigné en la matière.

— Nain jaune ! Ainsi donc, c’était un mot de passe ! reprit le premier gendarmant en riant. Je me demandais ce qui vous avait pris de le crier sur les toits à la nuit noire. Eh bien, ma foi, votre société secrète peut se vanter de s’être distinguée, n’est-ce pas ? Elle nous a capturé deux voleurs.

— C’est vrai, répondit Pierre. Mais elle nous a fait perdre nos économies que nous avons eu beaucoup de mal à récolter. Si nous nous étions démenés pour faire la collecte de cet argent, c’était pour permettre au petit Luc de partir en vacances, vous savez, ce garçon qui boite. Nous avions destiné le contenu de notre tirelire à payer son séjour au bord de la mer.

— Quelle riche idée vous avez eue là ! commenta le gendarme. Eh bien, mes garçons, j’espère que vous finirez par retrouver votre argent, quoique j’en doute fort. »

Le gendarme avait deviné juste : les enfants ne rentrèrent pas en possession de leur argent. Le lendemain, quand ils se réunirent au Vieux-Moulin pour commenter les faits de la veille, les sept enfants se montrèrent attristés de cette perte. Toutefois, avant de monter l’escalier qui menait à leur quartier général, ils eurent soin de prononcer le mot de passe à voix basse.

Les filles du Clan purent à peine en croire leurs oreilles au récit des événements qui s’étaient déroulés au cours de la nuit. Elles contemplaient tristement les fragments de leur cochon-tirelire qui gisaient sur le sol. Dire qu’ils s’étaient donné tant de mal pour rien ! Quel gâchis !

La journée du lendemain réserva aux enfants une surprise de taille. Un courrier arriva chez Pierre, un courrier dont l’enveloppe portait une mention pour le moins curieuse :

Messire le Chef,

La Société Secrète,

Ferme du Vieux-Moulin

« Regardez-moi ça ! Je suppose qu’elle est pour toi, cette missive, Pierre », dit Maman en lui tendant le pli.

En effet, c’était à lui que la lettre était adressée. Quand le jeune garçon en eut donné lecture, lui et Jeannette poussèrent tous deux des cris de joie :

« *Chers membres de la Société Secrète,*

*» La police locale m’apprend que vous l’avez aidée à attraper les voleurs qui avaient » subtilisé mon argenterie et que vous avez mis cette précieuse trouvaille en lieu sûr » tout de suite après l’avoir dénichée. Vous ne pouvez savoir combien je vous en » suis reconnaissant. En guise de récompense, je vous prie d’accepter le billet de » cent francs que vous voudrez bien trouver ci-inclus.*

*» Salutations distinguées,*

*» Édouard Henri Leblanc. »*

« Cristi ! s’exclama Pierre. Voilà donc le bonhomme à qui appartient toutes ces pièces d’argent ! Tiens, Maman, regarde : cent francs ! Grâce à ce gros billet, notre petit Luc va pouvoir tranquillement passer trois semaines de vacances ! »

Pour une surprise, c’était une surprise ! et une belle ! Frère et sœur partirent en courant annoncer la grande nouvelle à leurs camarades, puis, la bande des sept amis au complet se rendit chez Luc le boiteux. Ce fut avec ravissement que le garçon apprit la bonne tournure qu’avaient prise les événements.

La Société Secrète des Sept va toujours bon train. Et ses membres se retrouvent encore dans le Vieux-Moulin. Seulement, ils ont remplacé « Nain jaune » par un autre mot de passe, l’ancien étant devenu un secret de Polichinelle à force d’avoir été prononcé tant et tant de fois.

Ce nouveau mot de passe commence par la quatrième lettre de l’alphabet et il se termine par la vingtième. Et j’ai comme l’impression qu’il a trait à certain roi.

Alors, l’avez-vous deviné ?

FIN

Imprimé en Angleterre par

Sun Printers Ltd., London and Watford.